

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

—Vous croyez qu'on viendra dans ce quartier perdu admirer le chef-d'œuvre que M. Paul Vernier perpètre avec cet amour de la solitude et du mystère ?... Vous ne vous rendez aucun compte des exigences de la réalité... Vous vivez pour vous.

—Pour toi ! répliqua-t-il avec un chaleureux élan de passion.

—Vous négligez tout le monde... Vous avez épousé une Sainclair, apparentée aux plus riches, aux plus nobles familles, et vous ne profitez pas des relations uniques que je vous ai ménagées.

—Cependant, M. de Kerlor, M. de Saint-Hyrieix sont d'une bienveillance extrême pour moi... Nous les fréquentons... J'ai pour eux la plus profonde estime.

Elle eut un geste impatienté.

—Par exemple ! dit-elle, il ne manquerait plus que vous fissiez preuve d'indifférence vis-à-vis d'eux... Nous leur sommes alliés... Mais j'ai d'autres amitiés dans le monde.

—Permettez, ma chère Mariana, objecta-t-il avec timidité, il avait été convenu entre nous que nous vivrions dans l'intimité jusqu'à ce que je me sois fait un nom.

—Vous m'assuriez que le succès répondrait à vos premiers efforts.

—J'exposerai l'année prochaine et...

—Et en attendant un résultat hypothétique, vous laisserez votre femme se tourmenter ?

—Mais je...

—Je vous répète, mon cher Paul, que vous manquez de sens pratique.

—Je l'avoue humblement.

—Un autre à votre place aurait tiré un très grand parti des relations dont je vous ai parlé et eût déjà réussi à faire parler de lui... C'est énorme de débiter dans la vie artistique avec un tel point d'appui... Cela suffirait à un garçon intelligent... Or, vous l'êtes ; vous avez du talent, tout ce qu'il faut pour arriver, mais c'est à la condition que nous ne nous déroptions pas davantage aux devoirs et aux obligations résultant de notre mariage... Voilà ce que je tenais à vous dire... J'ai dit... Et maintenant, retournez à votre atelier et travaillez, tout en réfléchissant aux désirs de votre femme.

Paul, qui sentait se dissiper son émotion première, répondit :

—Mais toi-même, ma chère amie, tu ne penses pas au bouleversement que tu médites... Tes intentions sont excellentes... Je te sais un gré infini de la nouvelle preuve de tendresse que tu me donnes... Cependant, tu n'ignores pas la modicité de nos ressources.

—Je l'ignore si peu que je veux les accroître.

—Je me souviens toujours des conseils de mon maître...

Mariana l'interrompit avec vivacité :

—Antonin Gervais est riche, il est célèbre, il est décoré... Dans ces conditions, il est toujours facile de prêcher l'humilité à un jeune artiste.

—C'est qu'il a pour lui une grande expérience... Il m'a raconté ses premières années de luttes... Il y a des épisodes navrants.

—Parce que dans ce temps-là, un artiste n'avait pas la facilité de se produire qu'il a aujourd'hui... Antonin Gervais sortait du peuple ; c'était un enfant des faubourgs... Il est inutile de me retracer une fois de plus sa biographie, vous me l'avez assez racontée... Antonin Gervais, enfin, n'avait pas fait un grand mariage.

Mariana prononça ces derniers mots avec une hauteur aristocratique qui influença beaucoup son mari.

Il ne demandait d'ailleurs qu'à se laisser convaincre.

Son éclair de bons sens disparut vite. Il était prêt à rougir d'avoir fait allusion à ces viles questions matérielles.

Est-ce que ces misères comptaient pour un artiste qui devait concentrer toutes ses facultés sur les œuvres entreprises, sur son unique souci de donner la vie à la matière brutale et inerte et d'en tirer des merveilles d'esthétique ?

Il eut un geste large, signifiant qu'il avait eu tort de discuter ces questions secondaires.

—J'admets, reprit Mariana avec sa hauteur condescendante, que nous nous soyons montrés timorés en arrivant à Paris... C'était l'inconnu... Nous pouvions nous heurter à des difficultés imprévues... Elles n'ont pas manqué, d'ailleurs... C'est très joli, l'art, très captivant, mais enfin cela apporte de nombreuses déceptions... Si nous avons péché par excès de modestie, arrêtons-nous dans cette voie de la médiocrité et de l'impuissance... Je vous ai dit que vous aviez du talent ; mon opinion ne suffit pas ; il faut que tout le monde la partage... Montrez un peu d'initiative.

—Je ferai ce que tu voudras.

—Espérons qu'il n'est pas trop tard.

—Trop tard !

—Evidemment ! vous avez refusé des invitations qu'on ne voudra peut-être pas renouveler... M. Silverstein vous a prié plus d'une fois d'assister à ses fêtes ; vous vous êtes toujours dérobé sous un prétexte plus ou moins admissible.

—Je t'avais consultée chaque fois.

—Je devinais vos intentions... Je ne voulais pas vous forcer à jouer un rôle qui vous déplaisait... Je redoutais que vous fussiez dépaycé dans un milieu trop élégant... Je me contentais de souffrir en silence.

Paul Vernier se désola.

Dans sa bonté native, il s'accusait en effet d'avoir été la cause de pareils froissements pour sa chère femme. Il lui avait promis pourtant de lui donner le bien-être auquel elle avait droit de par sa naissance et son éducation.

Il avait agi en égoïste, redoutant de puérils embarras ; il avait manqué de confiance en lui-même ; il s'en voulait beaucoup.

Mariana, qui s'était demandé si Paul allait relever la dernière impertinence qu'elle s'était permise, vit tout de suite que son mari n'en avait pas compris la portée.

Elle poursuivit :

M. Silverstein est un véritable Mécène ; grâce à lui, vous avez évité beaucoup d'ennuis ; vous devriez vous montrer reconnaissant.

—Je craignais pour toi, ma chère Mariana, des blessures d'amour-propre.

Elle se redressa, altière.

—Vous doutez, il me semble, de mon éducation.

—Au contraire ma chérie. C'est précisément parce que je sais comment tu as été élevée que je refuserais à te conduire dans une société où l'élément financier domine et où l'on n'admet pas la pauvreté.

—Allons donc ! Silverstein reçoit tout Paris. Georges et Hélène sont allés à son dernier bal... Vous avez des idées trop préconçues, mon cher Paul... Vous vous imaginez que ces antres de Plutus ne sont accessibles qu'aux millionnaires... Je sais, moi, que les salons de la rue de Téhéran réunissent toutes les illustrations. Vous y avez votre place, vous qui êtes chargé de décorer son hôtel du Parc Monceau.

Il murmura :

—Je suis si peu fait pour toutes ces choses-là...

—Alors, mon ami, il était de la plus élémentaire loyauté de me prévenir quand vous avez voulu m'épouser... Vous m'avez, au contraire, tenu des discours hyberboliques pour me prouver que je serais la plus heureuse et la plus enviée des femmes.

Paul Vernier capitula ; il avait assez résisté selon lui.

Il s'écria avec passion :

—Commande, Mariana ! Je suis ta chose, ton esclave... J'obéirai... Pourvu que tu m'aimes toujours.

L'esclave sollicitait une parole reconfortante, n'osant pas aller jusqu'à espérer une caresse spontanée.

Il n'obtint que ces mots :

—Il est incroyable que vous m'ayez forcé à dire tout cela.

Il se fit plus humble encore. Il la supplia de ne pas l'accabler. Il avait cru agir en conformité des goûts de sa femme. Il reconnaissait son erreur ; il la réparerait. Mariana ordonnerait ; il ne présenterait plus la plus petite objection.

Elle simula la clémence et la générosité, et accorda le pardon sollicité sur un tel ton de prière.

Paul Vernier fut transporté.

—Et maintenant, reprit-elle, tu as assez perdu de temps... Retourne à ton atelier... Travaille, mon ami, travaille !

Le sculpteur obéit.

Mariana fut heureuse de se retrouver seule.

Elle se plongea dans une rêverie absorbante qui l'éloignait de son humble logis.

Sa physionomie brillait, ses yeux étincelaient ; elle relevait orgueilleusement la tête.

Puis, elle poussa un soupir prolongé et un sourire de désillusion passa sur ses lèvres pourpres ; ses traits reprirent leur première amertume.